

Quatre ans. Quatre ans qu'ils étaient partis. Quatre ans que mes parents m'avaient laissée. Quatre ans que, en ce jour de fin février, je venais m'asseoir face à leur olivier, sur le banc en fer forgé que maman affectionnait tant. Quatre ans que je leur soufflais mon chagrin et ma colère. Mon pardon, aussi. Comment, au fond, en vouloir aux êtres les plus merveilleux qu'il m'ait été donné de rencontrer ?

Je n'avais rien d'original, avec mon amour infini pour mes parents. J'entendais encore ma mère me répéter que j'étais leur petit miracle. Mes parents s'étaient follement aimés, se suffisant longtemps à eux-mêmes. Ils avaient malgré tout voulu agrandir leur bulle d'amour. La vie réservait des surprises ; bonnes ou mauvaises. Leur difficulté à avoir un enfant, loin de les séparer, les avait rapprochés. Ils entretenaient la légende selon laquelle c'était grâce à leur force que j'avais fini par pointer le bout de mon nez. Peu importait comment, au bout du compte, j'étais là depuis trente-neuf ans. D'un duo, ils étaient passés naturellement à un trio, avec la même évidence. J'avais été choyée, aimée, élevée, valorisée, réprimandée aussi. Ils m'avaient tout offert pour que je puisse me lancer dans la vie sur de bons rails. J'avais le sentiment d'avoir grandi dans la maison du bonheur, où mes amis étaient toujours

accueillis à bras ouverts. Grâce à mes parents, à la liberté de penser qu'ils m'avaient accordée, j'avais pu me chercher, me trouver et me permettre de découvrir celle que je voulais devenir. Et puis, un jour ils avaient appris qu'une saloperie rongait les neurones de maman les uns après les autres. Bientôt elle ne se souviendrait de personne, pas même de qui elle était. Bien sûr, pour me protéger, ils me l'avaient caché, se transformant en de merveilleux acteurs. Maman avait toujours été tête en l'air et, avec papa qui veillait au grain dès que je leur rendais visite, je n'avais rien vu venir. Je vivais loin d'eux, à Paris, et lorsque je descendais à la maison dans le Sud, ils mettaient toute leur énergie dans la bataille pour préserver leur secret. Certains diraient que je n'avais pas été très attentive, peut-être était-ce vrai, mais même si j'avais remarqué quoi que ce soit, rien n'aurait pu briser la spirale infernale dans laquelle ils étaient entrés. Je l'avais compris en lisant leur lettre. À travers ces quelques lignes, aujourd'hui parties en fumée avec eux, ils s'étaient excusés pour la souffrance qu'ils allaient m'infliger, mais ils savaient aussi que si l'un restait en vie sans l'autre, celui qui resterait m'en infligerait davantage encore. Ils m'avaient demandé pardon pour leur égoïsme d'amoureux. Leur amour avait tout emporté sur son passage, jusqu'à leur fille unique.

– Hortense ?

Un sourire éclaira mon visage en entendant la voix douce de Cathie, ma meilleure amie, la sœur que je n'avais pas eue, celle que j'avais rencontrée le jour de mon premier cours de danse, trente-cinq ans plus tôt. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, elle arrivait emmitouflée dans une grosse veste de laine. Qui a dit qu'il faisait toujours beau en Provence ? Le temps était à l'image de mon humeur triste, il faisait gris et le mistral glaçait les os. Je l'encourageai à prendre place sur le banc

*À la lumière du petit matin*

à côté de moi. Elle s'assit délicatement, attrapa ma main et fut à son tour aimantée par l'olivier.

– C'est dommage que tu ne puisses pas rester un ou deux jours de plus, murmura-t-elle. On te voit si peu...

J'inspirai profondément, submergée par une nouvelle salve de tristesse.

– Je suis d'accord avec toi, ça me manque beaucoup. Mais tu sais bien que je ne viens que pour ce rendez-vous avec papa et maman, je ne peux pas m'absenter plus longtemps.

– C'est bon signe, les cours sont pleins !

– Plutôt, oui.

– Tu sais quand tu arrives cet été ?

– Pas exactement, mais au plus tard le week-end du 14 Juillet. Je vais bientôt débiter l'organisation des stages et lancer la réservation des chambres.

J'avais refusé de me séparer de la maison de mes parents dans la campagne de Bonnieux, village perché sur un flanc du Luberon. À l'époque où ils avaient perdu tout espoir d'avoir un enfant, ils avaient investi leurs économies dans cette ruine à restaurer – une vieille ferme qu'ils avaient baptisée ironiquement la Bastide – et décidé de quitter la ville pour s'y installer. Ce projet fou devait être leur bébé, et finalement, il y avait eu des biberons à donner et des couches à changer. J'y avais tous mes souvenirs avec eux, avec Cathie. Et quand il avait été clair pour papa que sa fille concevait une passion irrévocable, il avait aménagé une vieille grange encore innocupée jusque-là en studio de danse qui n'avait rien à envier à ceux des professionnels. Le fait qu'ils se soient donné la mort dans leur maison n'enlevait rien à mon attachement pour ces murs. Ils s'y étaient aimés, ils m'y avaient conçue, ils m'y avaient aimée, et leurs cendres reposaient

au pied de *leur olivier*. Comment aurais-je pu envisager que des étrangers prennent possession de cette terre et de ces pierres ?

– Tu as fait le tour de la maison ? s'enquit Cathie. Tout va bien ?

Chaque fois que je venais rendre visite à l'olivier de mes parents, en février, elle et Mathieu, son mari, m'accueillaient dans leur petite maison de village. Il aurait été ridicule et trop lourd d'ouvrir la maison pour vingt-quatre ou quarante-huit heures. J'adorais ces moments chez eux, toujours empreints de douceur, de paix, de sérénité. Tous deux partageaient le don de faire du bien aux autres ; par un geste, une petite attention aussi, toute discrète soit-elle, ils redonnaient de la joie au cœur le plus meurtri. La naissance de leur fils cinq ans plus tôt n'avait rien changé à leur manière d'être ; leur ouverture et leur générosité envers ceux qu'ils aimaient n'en avaient été que renforcées. Les entendre me parler de leur vie, simple, proche de la nature, qui était pour moi symbole de pureté, me comblait ; Cathie était apicultrice et Mathieu avait son entreprise d'élagage.

– Elle supporte bien l'hiver, je trouve, lui répondis-je.

– Tu connais ta maison... Dès que les températures remontent, on viendra régulièrement l'ouvrir et l'aérer.

– C'est gentil, mais vous êtes assez occupés comme ça. Ne perdez pas votre temps...

– Ça ne nous embête pas, tu devrais le savoir.

Elle se leva, et me tendit le bras pour me hisser à mon tour.

– Si tu veux avoir ton train, il faut y aller.

J'inspirai à pleins poumons pour puiser du courage, puis lui lâchai la main et rejoignis *l'olivier* pour lui dire au

*À la lumière du petit matin*

revoir. Je caressai l'écorce sous ma paume, et finis par y poser ma joue.

– Je vous aime, papa et maman. À cet été...

Tout le trajet, Cathie et moi n'arrêta mes pas de jacasser. Bavardage de filles pour mieux combler notre cafard, faire taire le vide qui risquait de nous envahir. Nous avions nos habitudes toutes les deux ; on « pipelettait » jusqu'au moment de quitter la voie rapide. À l'approche de la gare, le silence nous saisissait dans les dernières centaines de mètres avant la séparation inéluctable. Elle se garait à hauteur des loueurs de voitures et laissait tourner le moteur, je descendais seule, elle ne m'accompagnait jamais sur le quai, ni elle ni moi ne voulions verser de larmes en public. Je lui disais *Merci, embrasse Mathieu et fais attention à toi*, elle me répondait *C'était bon de te voir, embrasse Aymeric, Sandro et Bertille, et prends enfin soin de toi, bon sang*. Un dernier baiser sur sa joue et je sortais. Juste avant de m'engouffrer dans le hall, je me retournais pour lui faire de grands signes, le sourire aux lèvres, et quand elle redémarrait, elle klaxonnait. Ce n'était qu'après que la chape de plomb me tombait dessus, et que je l'imaginai papillonner des yeux. Les années passaient – je ne vivais plus dans la région depuis plus de quinze ans –, ma vie parisienne me procurait joie, bonheur et satisfaction professionnelle. J'avais beau rester très attachée à mon Luberon natal, jamais il ne me serait venu à l'idée de quitter la capitale ; les lumières, le fourmillement d'activités, les bruits, les spectacles, la vie nocturne me captivaient. Pourtant à chaque départ, ce même pincement au cœur, ce même nœud à la gorge, cette même bouffée de solitude. Cette même faille dans la poitrine qui ne se comblerait jamais ; la mort de mes parents n'avait rien à y voir. Et elle disparaissait, sitôt le pied posé sur le quai de la

gare de Lyon, j'étais aspirée par le tourbillon de ma vie, le moral en hausse, ravie de retrouver l'école.

Même si, dans notre esprit, elle restait sous la houlette de notre mentor, Auguste, cela faisait maintenant cinq ans qu'avec Sandro et Bertille, nous avions repris son école de danse. À vingt-cinq ans, je sortais de plusieurs années de scènes, des petites, des moyennes, jamais de grandes – je n'étais pas assez sérieuse et disciplinée pour accéder à ce Graal. Dégoûtée par mes années de conservatoire, j'avais voyagé, profité de ma jeunesse, bourlingué en claquant sans regret la porte de la danse académique. Il avait fallu le regard de plus en plus inquiet de mes parents quant à mon avenir pour me rendre à l'évidence, et me prendre en main. Si je continuais à me comporter comme une éternelle adolescente, je ne construirais jamais rien. Il était temps de grandir et de les rendre fiers de moi. J'avais voulu savoir si je pouvais encore vivre de ma passion, ou s'il me faudrait malheureusement la mettre de côté. Je m'étais présentée aux auditions d'Auguste que je connaissais de réputation ; dur mais juste. Après avoir dirigé une école gigantesque pendant plus de vingt ans, il avait décidé de se consacrer exclusivement aux éclopés, ceux qui sortent du rang, les anticonformistes, pour les révéler à eux-mêmes. Le stress avait eu raison de mon entraînement acharné, ma prestation avait été un véritable fiasco. Pourtant, il m'avait prise dans son cours. C'est ainsi que j'avais rencontré ceux qui allaient devenir mes partenaires, Sandro et Bertille.

Sandro venait tout juste de débarquer du Brésil pour se perfectionner à la dure. Il avait parfaitement conscience de son talent, mais il voulait descendre de son piédestal. Résultat des courses : il n'était jamais reparti. Toutes les têtes se retournaient sur son passage – sa peau cuivrée et